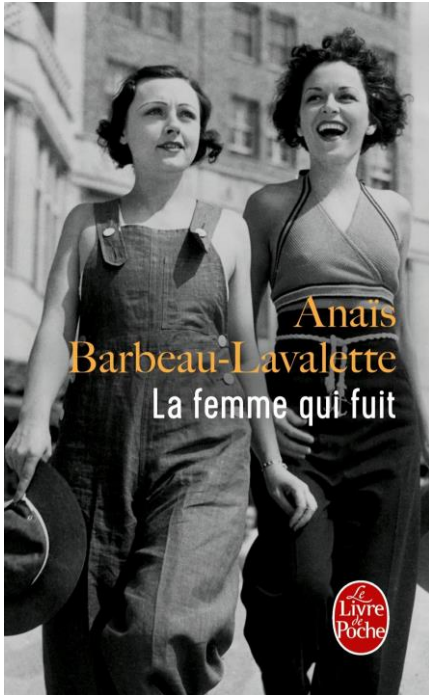


La femme qui fuit

Anaïs Barbeau-Lavalette



Anaïs Barbeau-Lavalette n'a pas connu la mère de sa mère. De sa vie, elle ne savait que très peu de choses. Cette femme s'appelait Suzanne. En 1948, elle est aux côtés de Borduas, Gauvreau et Riopelle quand ils signent le Refus Global. Avec Barbeau, elle fonde une famille. Mais très tôt, elle abandonne ses deux enfants. Pour toujours. Afin de remonter le cours de la vie de cette femme à la fois révoltée et révoltante, l'auteur a engagé une détective privée. Les petites et grandes découvertes n'allaient pas tarder.

- **Editeur** : Le Livre de Poche ()
- **Parution** : 1 mars 2017 (2015 au Québec)
- **ISBN-10** : 2253070750
- **ISBN-13** : 978-2253070757

Anaïs Barbeau-Lavalette est une comédienne et réalisatrice québécoise. Elle est la fille de la cinéaste Manon Barbeau et du directeur photo Philippe Lavalette.

Elle est détentrice d'un baccalauréat de l'Université de Montréal en Études Internationales et diplômé de l'Institut national de l'image et du son (INIS) en 2002.

Elle s'est fait connaître principalement par son film *Le Ring* sorti en salle en 2007, et par son rôle d'Isabelle dans l'émission jeunesse *Le club des cents watts* diffusée à Télé-Québec à la fin des années 1980

Notes de lecture québécoises

Anaïs Barbeau-Lavalette : la femme qui reste

Article de Pascale Millot dans la « Gazette des Femmes », le 7 juillet 2016

<https://www.gazettedesfemmes.ca/13168/anais-barbeau-lavalette-la-femme-qui-reste/>

Reconnu comme un document fondateur du Québec moderne, le manifeste **Refus Global** est une déclaration de rejet de la société duplessiste des années 1940, dite de la Grande Noirceur, dominée par la religion et les privilèges, un refus de tout ce qui paralyse de penser, de s'exprimer, d'agir et de créer.

Avec *La femme qui fuit*, roman sur sa grand-mère, Anaïs Barbeau-Lavalette redonne vie à une absence. Et met en lumière les déchirements des femmes artistes à l'époque de *Refus global*.

Quand elle a entrepris d'écrire *La femme qui fuit*, un roman sur sa grand-mère, Anaïs Barbeau-Lavalette était remplie de colère contre cette femme dont elle ne connaissait que l'absence : un trou noir dans l'histoire familiale, une maille filée dans le tricot de la filiation. En 1952, la poète et peintre automatiste Suzanne Meloche a en effet abandonné ses deux enfants, alors âgés de 5 et 3 ans : Manon, alias Mousse (mère d'Anaïs), et François. « Tu as fait un trou dans ma mère et c'est moi qui le comblerai », écrit la romancière.

Arrivée au bout de sa quête, au bout de son récit, Anaïs n'a pas trouvé d'excuse pour la douleur (infligée à sa mère) et les ravages de l'abandon, mais, explique-t-elle en entrevue, elle a découvert et révélé au monde une femme « atypique, commandeur de son époque, rebelle, sauvage, inspirante ».

La soif de l'artiste

1952. Suzanne Meloche a 26 ans. C'est une artiste de la trempe, disent les historiens de l'art, de Claude Gauvreau, dont elle fut l'amie. *Les aurores fulminantes*, son unique recueil de poèmes (publié aux Herbes rouges en 1980, d'après un manuscrit trouvé dans les archives de Paul-Émile Borduas), atteste de ce talent brut, rebelle, sauvage. « Persil envenimé des passés poussiéreux. / Je tiens la cheville évanescence au crissement d'herbe drue. / Je pousse vers l'engrais tortueux ma voilette relevée. / Je crie les mots comme une sauce piquante. / Ô bâtardissement des genèses familiales. / Cervelles maudites aux sucreries d'enfants. »

Elle fréquente Borduas, Luce Guilbeault, Marcelle Ferron et les autres, tombe amoureuse du peintre et sculpteur Marcel Barbeau, qu'elle épouse. En 1948, elle signe le manifeste *Refus global*, puis se ravise, demande à ce que son nom soit

effacé, parce que, ose-t-elle dire à Borduas, le texte est « mal écrit »! Elle ne manquait pas de culot.

Barbeau et elle ont deux enfants, mais la vie est difficile pour ces artistes qui ont défié les pouvoirs en place et en ont payé le prix : ils partent vivre à la campagne. Il fait froid, ils ont faim. Les toiles sont rares. Marcel repeint sur les tableaux de Suzanne. Puis il part pour de grandes aventures artistiques, à New York notamment. Elle reste seule avec ses enfants, sa soif de création, d'absolu et d'amour, avant de partir à son tour, laissant les petits derrière elle. La scène qu'en a tirée Anaïs dans son roman est déchirante : « La main de Mousse, lentement, se détache de la tienne. Tu l'échappes. Tu la perds. [...] Tu attends l'autobus. Délestée. Vidée. Seule au milieu des rafales. »

Genèse d'une écriture

Anaïs Barbeau-Lavalette ne savait presque rien de sa grand-mère avant sa mort, en 2009. « Dans la famille, on en parlait peu. Je savais que c'était lié à une douleur encore vive, qu'elle était partie et que ma mère était en colère », explique-t-elle. Le frère d'Anaïs, de son côté, a souvent essayé de renouer les fils de l'histoire du vivant de sa grand-mère. Mais chaque fois qu'il lui téléphonait, elle raccrochait, refusait de lui parler. « Je crois que toute sa vie, elle a essayé de survivre au geste qu'elle avait posé, mais elle n'a pas réussi. Elle s'est expulsée dans une lutte qui ne lui appartenait pas : quelque chose d'immense, de plus grand que nature, mais cela n'a pas suffi à l'apaiser. » Quelque temps après sa défection familiale, Suzanne Meloche a en effet joint la lutte pour les droits des Noirs, les Freedom Riders, aux États-Unis.

C'est quand il a fallu vider l'appartement de Suzanne, à Ottawa, que le projet de *La femme qui fuit* a commencé à germer. Anaïs a alors embauché une détective privée qui a retrouvé des lettres, des documents et des gens que la romancière a rencontrés à son tour : la sœur de Suzanne, la religieuse Claire Meloche, son amant anglais Peter Byrne. « Elle a toujours marqué fortement les gens, mais est toujours partie brusquement. Elle sortait comme elle entrait. »

C'est à la faveur d'une fin de grossesse un peu difficile qu'Anaïs a trouvé le ressort pour écrire ce livre qui connaît, depuis sa sortie l'automne dernier, un succès public et critique inattendu : il a notamment été récompensé par le Prix des libraires 2016. La jeune créatrice était en effet enceinte de cinq mois lorsqu'elle a dû cesser de travailler afin de mener sa grossesse à terme. « Je passais mes journées à m'adresser à ma grand-mère alors que j'allais avoir ma première fille [NDLR : le livre est écrit au "tu"]. Ça m'a beaucoup portée. »

Quand est venu le temps d'écrire la scène de l'abandon, cependant, les choses se sont révélées très difficiles. « Je n'avais pas assez d'amour pour cette femme pour qu'elle me fasse vivre ça à ce moment-là. J'étais très fâchée. Je ne pouvais pas me mettre dans sa peau. » Anaïs a alors appelé sa mère, la cinéaste Manon Barbeau qui, pour la première fois, lui a raconté ce dont elle se souvenait de cet épisode traumatique de son enfance. « C'est en me rapprochant de moi, en pensant à mes propres enfants (mes deux plus vieux avaient le même âge que ma mère et mon oncle à l'époque) que j'ai finalement réussi à écrire cette scène. »

Mère courage

Aujourd'hui, estime-t-elle que sa grand-mère n'avait d'autre choix que de fuir? « Non. Je pense que la fuite est le contraire du courage. Ça peut être un acte de survie, une nécessité, mais le vrai courage se passe sur le front! »

Sur le front de l'art, de l'amour, de la maternité, de l'amitié. Du lien. Coûte que coûte. Profondément engagée (socialement, humainement, familialement), la jeune femme de 37 ans a réalisé quatre longs métrages (*Le ring*, *Inch'Allah*, etc.), *La femme qui fuit* est son troisième roman et, avec son conjoint, le chanteur et comédien Émile Proulx-Cloutier, elle a monté deux projets de théâtre documentaire (dont *Pôle Sud*, récemment). Elle est aussi la mère de trois enfants à qui elle a redonné leur histoire. « Je souhaitais rallier particulièrement les quatre générations de femmes de ma famille, et transmettre cette histoire à ma fille. C'est primordial dans l'éducation, l'héritage, la passation, et moi, j'avais juste un trou noir. »

Si elle condamne toujours sa grand-mère, elle admet qu'un tel acte semble plus choquant de la part d'une femme que d'un homme. Aujourd'hui comme hier. « Et c'est aussi choquant que ce soit plus choquant. »

Bizarrement, Anaïs se reconnaît aussi un peu dans cette grand-mère qu'elle n'aura rencontrée qu'une seule fois. Dans cette soif d'absolu, cette quête de liberté et de création. « C'est un appel d'air, ça vient du ventre. Ce n'est pas nécessairement facile de tout faire cohabiter. Ça l'était encore moins à l'époque. Mais personnellement, je crois vraiment que je suis une femme plus complète, et une artiste plus enracinée, plus forte, plus intéressante depuis que je suis mère. »

À la fin de *La femme qui fuit*, Anaïs Barbeau-Lavalette écrit cette phrase, magnifique, qui est à la fois un hommage à la liberté, à la famille et à l'amour : « Ainsi, tu continues d'exister. Dans ma soif inaltérable d'aimer. Et dans ce besoin d'être libre, comme une nécessité extrême. Mais libre avec eux. Je suis libre ensemble, moi. »

Anaïs Barbeau-Lavalette: le fantôme de la liberté

Article de Mario Cloutier, publié dans « La Presse » le 18 septembre 2015 à 13h07

<http://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201509/18/01-4901805-anais-barbeau-lavalette-le-fantome-de-la-liberte.php>

Anaïs Barbeau-Lavalette a osé. La femme qui fuit, c'est sa grand-mère, Suzanne Meloche, femme de Marcel Barbeau, mère de Manon. Anaïs ne savait presque rien

d'elle. Alors, elle l'a inventée en écrivant le roman de sa vie et en revisitant l'époque charnière de *Refus global*. Marchant sur un fil mince entre réalité historique et pure fiction, la cinéaste-écrivaine funambule a accouché de son quatrième bébé, sa grand-mère. Elle la tutoie dans ce livre émouvant pour s'assurer que, cette fois, cette femme libre ne se défilera pas.

Quel genre de contraintes se pose-t-on quand on écrit sur quelqu'un de connu qui nous est proche et quand on décide d'en faire un roman et non un récit?

J'ai décidé de me donner la permission d'inventer la grand-mère que je n'ai pas eue. C'est un mouvement très personnel, même s'il est tronqué parce que ça s'inscrit dans notre histoire collective. Mais ça, je ne l'ai pas choisi. Si elle n'avait pas été un personnage historique, j'aurais aussi souhaité combler le trou. Mon intérêt pour cette histoire, qui va de 1926 à nos jours, a été réveillé à sa mort. Je me suis donné le droit de faire vivre tous les personnages qui sont en constellation de cette grand-mère. J'ai fait beaucoup de recherches. J'ai embauché une détective [la journaliste Louise-Marie Lacombe]. Je devais aussi leur donner une odeur et une façon de bouger. Je ne voulais pas qu'ils parlent comme des livres d'histoire. J'avais le goût qu'ils aient l'air de p'tits culs perdus dans leur époque pour que leurs gestes deviennent compréhensibles. Oui, j'ai eu des petits moments de vertige où je me suis questionnée sur le droit que j'avais de le faire. J'avais envie de réparer un trou dans mon histoire pour ma fille et les lecteurs que ça intéresse. Pour l'histoire et l'aventure d'une femme atypique.

Une femme qui décide de laisser mari et enfants à une époque où cela était impensable, voire sacrilège...

Ma grand-mère était comme un fantôme que j'haïssais quelque part. Elle avait laissé ma mère. Je me suis donné la permission de la rencontrer et d'en faire une femme. Ça m'a vraiment réconciliée avec elle et notre histoire. Elle avait 26 ans et avait le violent désir de créer et la possibilité de le faire, sans endroit pour le faire. Le mari vit de son art, mais pas elle. Alors elle sacre son camp. C'est dur à nommer pour moi parce ça remue beaucoup de souffrance. Ça se transmet d'une génération à l'autre, mais il y avait quelque chose de courageux là-dedans.

Étant donné que ces personnages font partie de l'histoire du Québec, les gens vont se demander ce qui est vrai dans tout ça.

Je n'ai pas le goût de démêler tout ça. C'est un roman basé sur une histoire vraie que j'ai mis plusieurs années à construire. J'ai déterré comme une archéologue pour retrouver de la correspondance, des objets et des témoignages. Après, l'élan premier, c'est inventer cette femme qui a manqué à ma mère et qui m'a manqué par ricochet. Moi qui ai maintenant trois enfants, je me suis questionnée sur le fait que mes deux grands garçons ont l'âge des enfants de Suzanne quand elle les a abandonnés. Ça reste incompréhensible pour moi et c'était le plus difficile à écrire. Je l'ai réécrit de toutes les façons possibles en étant trop dans ma tête parce que je n'étais pas capable de me brancher là-dessus. Mon corps ne le comprend pas. C'est trop dur émotivement. Mais c'était nécessaire parce que j'ai compris la blessure que cela avait faite à ma mère et à elle.

Le roman est une entreprise de construction et de ta compréhension d'une femme avide de liberté, non?

C'est comme si j'avais voulu rattacher la famille et le besoin de liberté. Oui, je suis très active. Je travaille et j'ai trois enfants, mais ce n'est pas vrai que c'est facile. Je ne ris pas tout le temps dans la vie. Mais c'est vrai que je travaille à ce que cela puisse exister. Pour moi et dans un idéal, j'en ai manqué, de ce type de modèle. On m'a beaucoup dit que ce n'était pas possible d'être une créatrice et une mère en même temps. J'ai le goût de dire que c'est possible sans être une superhéroïne. C'est difficile, mais j'ai beaucoup d'aide.

À la lecture et à voir que les choses ne changent pas si vite, on se demande: quand les femmes seront-elles vraiment libres?

S'il y a quelque chose qu'on ne pourra jamais m'arracher, c'est la liberté. En cherchant à rencontrer cette grand-mère que je me suis en partie inventée, je me suis rendu compte que je lui devais ça, cette liberté, ça coulait fort dans ses veines. Assez pour dire, à l'époque de Duplessis, « Je me casse ». C'est la pire chose au monde. J'ai hérité de ce sens aigu de la liberté. Mais, contrairement à elle, j'ai pu terminer le livre en écrivant : « Je suis libre ensemble, moi. »

Coup de coeur littéraire, enregistré à la bibliothèque Robert-Bourassa, le 30 mars 2016

<https://www.youtube.com/watch?v=dGAPLmVEDdQ>

La librairie Monet organise une causerie d'Anaïs Barbeau-Lavalette, récipiendaire du Prix des libraires du Québec 2016 (14/10/2016)

<https://www.youtube.com/watch?v=F1tUMPrem90>

Invitée à l'émission « Tout le monde en parle » de Radio Canada, le 4 décembre 2016

<https://www.youtube.com/watch?v=T5p7F8emNwA>

Les enfants de Refus global (1998)

Documentaire personnel de Manon Barbeau, fille de l'un des signataires. En 1948, le manifeste du Refus global de Paul-Émile Borduas proclame la fin du «règne de la peur multiforme» incarné par le régime duplessiste. Cinquante ans plus tard, tous les

livres d'histoire font état de ce document qui jeta les bases du Québec moderne. La cinéaste est allée à la rencontre des fils et filles des Barbeau, Borduas, Mousseau et Riopelle, «enfants de Refus global» qui ont subi comme elle les conséquences du geste révolutionnaire de leurs parents. Aucun n'est sorti indemne d'une enfance faite d'inquiétudes et d'abandons, mais aussi d'une richesse que l'art seul peut apporter.

https://www.youtube.com/watch?v=diwzK_zTgE8